

**Culte d'installation du pasteur Anne-Lise SALQUE
comme Aumônier du CHR Bel-Air - Beauregard
Dimanche 9 janvier 2011 / Célébration commune aux paroisses de Thionville et Yutz**

Matthieu 25, 36 « j'étais malade et vous m'avez visité »

Jeunesse éternelle, santé parfaite sont les images de l'être idéal véhiculée par notre société, avec la force du pouvoir qui demeure l'énergie primordiale dans la nature et les mentalités.

La maladie, la souffrance et le handicap n'ont pas droit de cité, ils ne répondent pas à ces idéaux fixés en normes dont la publicité se fait l'écho journalier.

Mais nous savons tous, que personne n'est à l'abri d'une de ces épreuves de la vie, reflets de notre fragilité humaine existentielle et ontologique (faisant partie intégrante de notre qualité d'être humain).

La santé n'est pas une donnée acquise une fois pour toutes, elle est combat opiniâtre, lente traversée de l'épreuve, acceptation de repartir, de rebondir, en imaginant des solutions pratiques pour s'adapter sans cesse et accepter les pertes et l'impuissance qui en découle.

Apprendre la dépendance momentanée ou qui s'installe, se laisser faire, s'abandonner au savoir des médecins qui ne sont pas tout-puissants. Un médecin me l'a rappelé : « la médecine n'est pas une science exacte ! »

Je veux redire ici ma conviction profonde : La souffrance est un mal et elle n'a pas de sens.

Je refuse de croire que la souffrance est envoyée par Dieu pour nous mettre à l'épreuve même si je contredis l'apôtre Paul lui-même. Dans ces prières vieilles de 3000 ans que sont les psaumes, nous apprenons que « Dieu n'est pas un ami du mal », « il voit avec douleur la mort des humains ».

La vie de chaque personne est unique et précieuse pour lui.

Comme Paul Claudel l'a si bien dit : « Dieu n'est pas venu supprimer la souffrance, ni même l'expliquer mais il est venu pour la remplir de Sa Présence ».

L'Evangile du jour racontant le baptême de Jésus, nous montre ainsi l'immersion de Dieu dans l'histoire. Les cieux s'ouvrent, Dieu n'a plus de secret pour les humains. Dieu « se mouille » !

La fête de Noël que nous venons de vivre, révèle un Dieu qui s'approche de nous, il vient à notre rencontre *pour habiter* parmi nous. Le texte grec de l'Evangile de Jean annonce : « la Parole a été faite chair et elle a *planté sa tente* parmi nous ». L'image est belle ! Dieu n'habite pas dans du dur, mais une tente, mobile, fragile sans cesse en mouvement, comme la vie, l'univers entier.

Jésus, Parole de Dieu, manifeste un Dieu bien différent de celui de nos imaginations : un Dieu fragile comme un nouveau-né, offert à notre responsabilité d'adulte, dépendant de nos choix.

Avec Jésus, Dieu nous offre de vivre et lutter contre tout ce qui écrase, divise, opprime, et pour tout ce qui relève, unit et réconcilie.

Jésus n'est pas un héros, ou un saint, il est pour moi un homme qui révèle l'Amour de Dieu en actes libérateurs. Jésus est Parole de Dieu agissante. Jésus révèle cet Amour en plénitude et nous fait participer dès maintenant à la vie éternelle de Dieu par la confiance qu'il place en nos cœurs. A sa suite, il nous invite à devenir des Christs, des fils et des filles de Dieu comme Lui l'a vécu jusqu'au bout du Don.

Au début de notre chapitre 25 de l'évangile de Matthieu, Jésus parle du Royaume de Dieu, il invite à la vigilance, à faire fructifier « les talents qu'il remet à chacun selon ses capacités » pour finalement exhorter ses auditeurs à la compassion. Ce qui peut étonner ou choquer c'est le contexte de jugement de cette parole. Là encore nous sommes placés devant des choix. Quand à moi, je préfère parler de justice de Dieu en jouant sur la consonance des mots : pratiquer la justice selon Dieu c'est être ajusté à sa volonté d'Amour en regardant, en échangeant des paroles, en pratiquant des gestes libérateur, créateurs de vie, de lumière.

Comment vivre cette justice ? En étant solidaire du prochain fragilisé par la vie : « l'affamé, l'assoiffé, celui qui est nu, (particulièrement vulnérable), l'étranger, le malade et le prisonnier. Jésus conclut : « ce que vous avez fait à l'un de ces plus petits des mes frères c'est à moi que vous l'avez fait ».

Cette parole est le leit-motiv de mon ministère d'accompagnement d'aumônier d'hôpital et de pasteur. Ministère veut dire « service » je le souligne, 'les ministres politiques l'oublent souvent.

Face à la maladie, Jésus pose une question au malade : « Veux-tu guérir ? » par là, veux-tu devenir acteur de ta propre histoire été des décisions te concernant.

Etre aumônier, c'est accepter d'abord de **regarder** l'autre, quel qu'il soit et quel que soit son état physique, moral, mental. **Regarder, me laisser toucher** et déjà **m'approcher**.

Car dans l'Evangile, dans la parabole connue du Bon samaritain, le prochain n'est pas celui qui est blessé sur le bord du fossé mais celui qui **accepte d'être touché**, littéralement « **pris aux tripes** », ce qui l'amène à changer de route, pour aller à la rencontre de l'autre. **S'approcher** donc, dans le respect de l'autre, sa pudeur, son espace, chercher la **juste proximité**, celle de la **compassion** qui manifeste l'intérêt et respecte l'altérité de l'autre. Demeurer **distinct**, sans être **distant**.

Puis **Ecouter...** Et **écouter**, c'est d'abord faire silence.

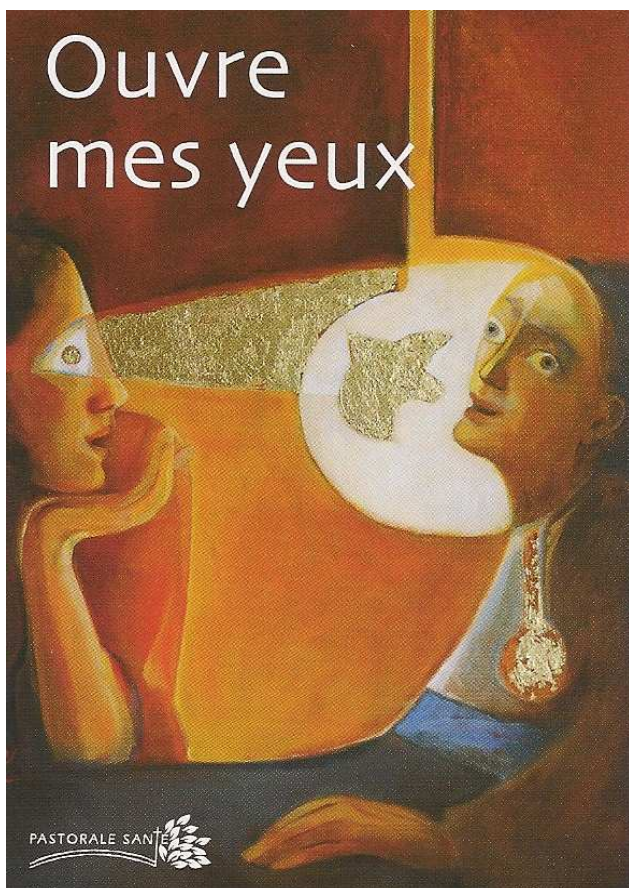
L'écoute permet à l'autre de se dire, d'accoucher de sa souffrance, de lui donner vie et sens en y mettant des mots. Compaître permet à l'autre de renaître de sa blessure.

Et en même temps, l'aumônier, le visiteur ou le soignant, bref **l'écouterant**, celui qui se fait proche, ne sort pas indemne de la rencontre. Il n'est plus spectateur de la souffrance d'autrui mais par effet miroir, est amené à accepter la commune fragilité de l'existence, partage de vulnérabilités.

Deux soucis pour moi :

- continuer à me former encore et toujours, pour mieux écouter et accompagner
- collaborer avec les soignants pour une prise en charge de l'être souffrant dans sa globalité.

Enfin, en tant qu'Aumônier protestant, donc chrétienne, je suis porteuse d'un nom celui du Christ mais je le prononce rarement dans ma rencontre avec les malades. Je ne suis pas là pour faire du prosélytisme et les convertir. Je suis là pour les écouter et les accompagner dans leur cheminement de vie et de foi. Surtout je crois que le Christ se donne dans la relation même si je ne prononce pas son nom. L'important est qu'il me précède et **qu'il advienne par la qualité de la relation**.



Pour terminer ma méditation, j'aimerais partager avec vous cette image peinte par une sœur catholique, pour la journée annuelle de la pastorale de la santé de l'église catholique. Cela souligne aussi mon attachement œcuménique.

Je laisse la parole à une équipe de jeunes infirmiers et infirmières de Lens qui ont exprimé spontanément ce que cette image leur suggérait :

Le malade est bien malade. Il ne nous est pas inconnu. Ce sont des gens que l'on voit régulièrement. Son regard est fixe, vitreux, son visage est pâle, son cou décharné, son menton pointu, sa bouche ouverte. Mais il a les yeux ouverts. C'est dans ses yeux que l'on voit qu'il est vivant et dans sa main peut-être.

L'organe argenté c'est son cœur rempli d'amour. Un malade a un physique qui n'est pas toujours attrayant. Il peut être décharné mais son cœur peut rester beau. Nous devons dépasser l'image que nous recevons de lui et nous adresser à lui.

Il a un œil qui regarde l'accompagnant et un autre qui nous regarde, un œil qui appelle au secours et un œil apaisé.

Ce double regard du malade, c'est super. C'est un message pour nous. Cela interpelle : et toi comment me regardes-tu ? Que peux-tu faire en face d'un malade comme moi ?

Nous sommes à un moment précis d'un appel au secours.

Est-ce que ce malade est sorti de sa solitude ? Est-ce qu'il attend autre chose ?

Ce n'est pas un dialogue avec des mots mais avec des regards. On peut être présent sans parler, sans tenir la main. Il ya des silences qui sont habités. C'est une question de regards ; il n'y a pas besoin de mots.

La personne qui regarde le malade n'est pas nécessairement un soignant. Il a une attitude que le soignants n'ont pas l'habitude d'avoir. Les soignants ont envie de guérir. Là c'est quelqu'un qui prend son temps avec le malade, le visage bien posé sur la main. Cette personne n'est pas là à moitié, elle est installée, intéressée. Elle a un regard porté vers l'autre, qui transmet et que l'autre ressent jusque dans son cœur. Tout est dans les yeux. Je rajouterai l'adage : « L'œil est la fenêtre de l'âme »

Il n'y a pas de détresse dans le visage de la personne qui regarde la malade, or je me sens parfois impuissante devant la souffrance, là on ne sent pas une personne impuissante mais présente.

Cela fait penser à l'Evangile de Luc :

« La lampe de ton corps, c'est ton œil. Lorsque ton œil est sain, ton corps tout entier aussi est lumineux ; mais dès qu'il est malade, ton corps aussi est ténébreux. » Lc 11,34.

Je rajouterai : « l'œil c'est la fenêtre de l'âme ! »

Il y a un petit rayon qui arrive du ciel, qui met en mouvement et qui donne l'harmonie des couleurs. Les couleurs sont chaudes : le doré, le rouge. Elles sont actives. Nous ne sommes pas devant une fin, c'est très vivant.

L'Esprit Saint est à la fois présent dans le rayon qui vient du ciel et dans l'échange entre le malade et l'autre personne. C'est un véritable échange entre personnes à la même hauteur, il n'y a pas de dominant et de dominé. La colombe semble dire c'est précieux ce qui se passe. Elle illumine l'instant d'une nouvelle lumière. Elle contraste avec le dénuement de la situation. Il y a du souffle : le souffle du malade, le souffle du regardant, le souffle de l'Esprit. »

Amen : c'est vrai !

Anne-Lise SALQUE